

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre VII

Le lendemain, Correa m'appela dans son bureau de gouverneur.

- *Voilà – me dit-il –, j'ai pensé beaucoup à la situation, et j'ai résolu de changer le ministère. Voulez-vous être ministre de l'Intérieur ?*
- *Vous m'aviez promis autre chose ...*
- *Oui, mais, mon petit, ministre !...*
- *Et après ? Vous n'avez plus que deux ans à gouverner, et moi, je veux aller à Buenos Aires. Cela ne me suffit pas. Écoutez, ne changez pas les ministres, ce sont de bons garçons, et ils sont habitués à faire ce que veut le gouverneur.*
- *Ce sont les hommes de Camino.*
- *Vous vous trompez. Ils étaient et sont les hommes du gouvernement. Cela leur est bien égal d'être les ministres de l'un ou de l'autre, pourvu qu'ils soient ministres.*
- *-C'est que je veux changer un peu le gouvernement, donner au peuple quelque satisfaction.*
- *Appelez Vazquez, alors.*
- *Ce n'est peut-être pas une mauvaise*

idée.

- *Mais, je vous avertis, Vazquez est un temporisateur et une espèce de puritain : comme temporisateur, il ne satisfait pas l'opposition et, comme puritain, il met les nôtres en fureur. De plus, Camino l'a mis mal avec le Président ... Ce qui fait que ...*
- *Ce qui fait ... qu'il peut aller au diable.*
- *Et à la fin de sa période, il faudra renoncer à aller au Sénat avec Vazquez, car là-bas on ne lui pardonnerait pas son lyrisme.*

Correa n'était pas difficile à convaincre dans les choses évidentes et d'utilité, et tout resta en l'état. Les ministres ne me gênaient pas, car ils m'avaient toujours craint, et dès, que Correa monta au pouvoir, ils se mirent à trembler devant moi, quoique je leur eusse promis de faire tout mon possible pour les maintenir à leur poste.

Un incident désagréable, qui devait nous coûter cher, vint me donner inopinément du prestige. La mort de Camino, survenue dans des circonstances aussi mystérieuses au moment où nos intrigues tendaient à le renverser, parut au public moins claire que nous la présentions. Nos allées et venues

pendant cette nuit funeste, bien qu'il fût déjà très tard, n'étaient pas passées inaperçues, car les gens en province ne semblent dormir que d'un œil lorsqu'il s'agit d'alimenter la chronique scandaleuse. De plus, il y avait trop de témoins de la vérité, et si l'on pouvait compter sur mon silence et celui d'Orlandi, du commissaire de police et de ce niais de Cruz, il n'en était pas de même des femmes, des deux agents de police et du cocher. Les secrets d'alcôve transpirent par l'alcôve. Si l'on ajoute à cela la malveillance de l'opposition, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que bientôt eût couru cette rumeur sinistre :

« Le gouverneur Camino est mort empoisonné. »

Et par cette rumeur, le gouverneur Camino, qui était exécré de tous ceux qui ne recevaient pas de faveurs de lui, que les familles excommuniaient pour ses mauvaises habitudes, notoires, qui n'avait jamais rien fait de remarquable, ni même de bien, ni même de potable, devint le défenseur des intérêts du peuple, que le Président de la République voulait supprimer, une victime du régime, un agneau pascal, et nous, le Docteur Orlandi, moi, Correa – et qui sait combien

d'autres ! – des empoisonneurs, de nouveaux Borgia. J'essayai en vain, ainsi qu'Orlandi, de mettre les choses au point, de présenter la vérité telle qu'elle était, nous dîmes en vain que le gouverneur était tombé et ne pouvait plus nous gêner. Tout le monde crut, ou feignit de croire, que nous l'avions supprimé avec l'*Aqua Tofana*, et que Orlandi, l'Italien, était la main, alors que Correa et moi nous étions la tête ! ... C'est alors que je sus ce que c'était que la canaille et que je maudis la liberté de la calomnie qui se chuchote à l'oreille et qui fait plus de mal qu'une attaque dans les journaux. J'avais menti sciemment et publiquement, mais je n'étais jamais arrivé à une telle extrémité, je n'avais jamais inventé une calomnie aussi monstrueuse, aussi en dehors des habitudes politiques de notre pays !

Et voyez comme sont les choses!... vous ne me croiriez pas mais cela nous fit beaucoup de bien, si ce n'est moralement, du moins matériellement. La crainte qui nous entourait et qui commençait à être notre plus clair prestige parmi le bas peuple, s'intensifia à un point incroyable. Nous

ne fûmes jamais, comme alors, maîtres de la situation, bien qu'exécrés. Dans le monde, personne ne croyait à cette horrible calomnie, bien que quelques énergumènes en profitassent pour nous dénigrer.

Une personne, cependant, eut une ombre de doute qui m'affligea extrêmement : Maria.

Je lui rendais visite fréquemment, et j'étais alors amoureux d'elle, de sa beauté, de son esprit, de sa délicatesse, de sa culture artistique. C'était une véritable dame avec les candeurs délicieuses d'un enfant. Cela faisait quelque temps que je la sentais plus froide et plus réservée qu'avant, sans pouvoir me rendre compte du motif qu'elle avait à cela, lorsqu'un soir, comme il était fait allusion, je ne sais à quel sujet, au défunt gouverneur, elle laissa échapper cette phrase :

- *Quand donc s'éclaircira ce mystère... si douloureux !*

Je compris alors toutes ses réserves, et lui dis la vérité, commençant par lui révéler la vie intime de Camino, ses égarements, ses mauvaises habitudes, pour finir par le tableau de sa mort, sans détails inutiles

et scandaleux, tel, enfin, que je l'ai fait dans ces pages, et je finis en disant :

- *Pour que vous n'ayez pas le moindre doute, je vais faire venir Cruz, et il vous contera les choses telles qu'elles se sont passées.*

Je commençai à écrire une lettre quand Maria, se levant, et mettant sa main sur la mienne, m'interrompit :

- *Personne, si ce n'est vous, ne pouvait me raconter de pareilles horreurs. Je vous crois, mais je ne veux pas que personne me répète des choses que je ne dois pas savoir. Pardonnez-moi mon ...*

Elle ne dit pas *soupçon*, ni *doute*, car ces mots lui auraient paru excessifs.

Oh ! la pudeur de nos anciennes femmes ! Dire qu'il en reste encore quelques exemptes contrastant avec la foule immense des libérées, des émancipées, des aspirantes hommes, qui nous entourent maintenant ! Conquérir une femme était encore alors (et parfois) dérober un fruit en escaladant un mur couronné de tessons de bouteilles ; la conquérir maintenant, c'est la voler à l'étalage où on les offre.

Maria se montra ce soir-là très

affectueuse, et je compris que je l'avais convaincue. Quant à Blanco, il y avait déjà longtemps qu'il était au courant de tout ce qui s'était passé.

Peu de jours après, j'appris une nouvelle qui me surprit. Les gens s'en vont beaucoup plus vite qu'on ne le suppose et notre route est semée de cadavres. Si l'on faisait la nomenclature de tous les parents, amis et connaissances qui sont morts lorsque nous atteignons quarante ans, on serait effrayé de voir la gigantesque, l'interminable liste de ceux que nous laissons derrière nous. La nouvelle était celle de la mort de don Higinio Rivas, survenue une semaine auparavant à Buenos Aires. C'était à peine un incident dans ma vie et, cependant, je fus ému car il remuait tous les souvenirs de mon enfance et de mon adolescence. Don Higinio ! Los Sunchos où vivait encore ma mère, devenue une petite vieille ! Thérèse, de qui personne ne savait rien ! Comme tout cela était loin, d'une candeur savoureuse, un peu perverse parfois ! ... Je pensai qu'un jour, il me serait donné, comme à Sarmiento, de revivre toute cette émouvante comédie primitive, si

sentimentale, en composant mes **Souvenirs de Province**, Mais en attendant, je me contentai d'écrire un long article nécrologique pour **Los Tiempos** que, grâce à mes bons offices mon ami le Galicien, Miguel de la Espada, continuait à rédiger et à diriger.

Que dis-je de don Higinio ? Cet article nécrologique que je conserve collé dans un cahier de coupures, est précisément celui qui me servit aux pages précédentes pour esquisser son portrait, sa tête léonine, son esprit astucieux et peut-être son caractère faible et emporté. Mais je lui rendis justice et je cachai ses défauts.

De la Espada, après avoir lu mes feuillets que je lui avais portés, me dit, comme s'il voulait exprimer quelque chose et n'osait pas, sur le ton que les auteurs dramatiques notent « *avec intention* » :

- *Il l'a bien gagné, le pauvre.*

Ce devoir accompli, le seul qui m'incombait, croyais-je, je me préparais à considérer comme définitivement terminé ce chapitre de ma vie, quand je reçus cette lettre :

*Mon très cher Maurice,
Quinze jours seulement me séparent de la mort de petit père, de laquelle tu as dû avoir la nouvelle, et je me sens*

suffisamment forte pour t'écrire. Tout le deuil qui borde ce papier n'est rien auprès de celui qui pèse sur mon âme et mon coeur. Pauvre, pauvre petit père ! Il mourut en embrassant ton fils, qui te ressemble tant et qui ne peut pas encore comprendre tout ce qu'il a perdu. Il ne parla pas de toi, ne fit pas allusion à toi, comme s'il n'avait plus d'espoir qu'il y eût un remède au mal que tu fis. Il me dit à moi— et ce sont ses dernières paroles — : « Prends-en bien soin ». Pourquoi t'écris-je cette lettre, Maurice ? Pour une chose seulement, pour te dire seulement : Il ne me reste plus au monde que mon fils, et peut-être toi. Je ne te demande rien, rien, rien ! Je voudrais seulement être à ton côté, vivre dans ta vie, être comme ces femmes indiennes qui suivent partout leur maître ... Je suis si triste, Maurice!... Veux-tu que je vienne ou viendras-tu, enfin, connaître ton fils qui commence déjà à être un petit homme ! ...

Je puis transcrire (comme je le fais en partie) cette lettre, parce que je la conservai, contre mon habitude, tellement forte fut la surprise que sa forme me causa. C'était Thérèse qui l'avait écrite ? Quelqu'un la lui avait-elle dictée ? ... D'où sortait tout ce

romantisme, ou ce sentimentalisme, si l'on, veut ? Il y a quelque temps, en remuant de vieux papiers, je retrouvai cette lettre, déjà jaunie, la relus, et je dois confesser qu'elle m'émut. Elle était bien de Thérèse ! Mille détails, mille tendres souvenirs que je passe le prouvaient. Si je l'avais comprise comme je la comprends maintenant ! Que me demandait Thérèse ? Rien. Que m'offrait-elle ? Tout. Elle m'offrait tout, sincèrement, mais alors je doutais d'elle et riais de la gauchesque figure. de la femme indienne et de ses offices, appât qui devait, à mon avis, me conduire au mariage, à la reconnaissance de l'enfant. Non, non. Dans mon opinion, son calcul était le suivant : vivre auprès de moi et attendre le moment propice pour se rendre maîtresse de moi, grâce au lien de l'enfant, au « *petit homme* ». C'était une malheureuse : c'est peut-être la seule femme que j'ai rendue malheureuse. Mais qui m'aurait dit alors que tant de candeur pût exister au monde ?

Quand j'eus lu la lettre, je pensai que je pouvais opter pour deux solutions : répondre ou ne pas répondre, mais je pris le moyen terme : j'écrivis, sans répondre.

Et le brouillon de ma lettre, très étudiée, très mesurée, je le retrouvai l'autre jour épinglé à l'étrange missive de Thérèse. Il

était ainsi conçu :

Mademoiselle,

J'ai pris une part infinie au décès de don Higinio que j'ai toujours beaucoup aimé comme un vieil ami de mon père et que j'ai toujours admiré et respecté comme un des hommes les plus représentatifs de notre province et, surtout, de notre village aimé de Los Sunchos.

Il a laissé un vide que personne ne pourra combler dans les rangs de notre parti, dans le cercle de ses amis et camarades, et encore plus dans le coeur de sa fille, l'estimable compagne de mes années d'enfance que je n'oublierai jamais et pour qui je garde mes meilleurs sentiments.

J'accompagne la triste orpheline dans sa profonde douleur comme un frère qui souffre et pleure près d'elle, et regrette plus que jamais l'impuissance de l'homme à qui le mystère de la mort dit : Tu n'iras pas plus loin.

Thérèse ! si je puis être utile en quoi que ce soit à la fille du grand homme, elle n'a qu'à me commander.

Ordonnez au compagnon des premières années de la vie, à celui qui confondit avec vous ses pensées et ses aspirations avec toute sa candeur

d'enfant, avant que tous deux nous entrions dans la lutte pour l'existence, à celui qui demande aujourd'hui à Dieu qu'il apporte à votre esprit la résignation dans un si dur, mais inévitable péril.

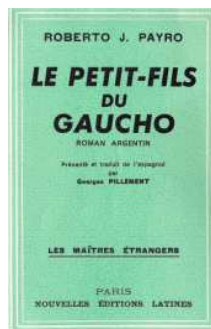
Cela paraîtra à quelques-uns un peu... comment dirai-je ? ... canaille ? ... Mais, voici la vérité : mes sentiments les plus intimes étaient en jeu – je croyais alors que je commençais à aimer Maria Blanco –, mon affection, mon respect, pour don Higinio, pour Thérèse, étaient en jeu mais aussi tout mon avenir. Mon avenir ! Un vague et inutile sentimentalisme devait-il m'écarter du chemin que je voyais s'ouvrir tout droit devant moi ? Cela, jamais. Les Evangiles eux-mêmes ont dit : « Romps avec ton père, avec ta mère, avec ton ami, et suis-moi. »

J'en eus beaucoup de peine, comme la brebis, évangélique aussi, je devais laisser des flocons de ma laine aux ronces du chemin. Thérèse, ô souvenirs!... Je n'ai pas pu ne pas faire de sacrifices pour arriver là où je suis. Je devais fatalement accomplir mon orbite, et tant pis pour

ceux que j'ai rencontrés sur mon trajet. Une déviation d'un millimètre à mes débuts aurait fait de moi un autre homme, m'aurait lancé dans l'inconnu. D'un autre côté, pourquoi me préoccuper ? Le fils de mes amours ? Bah ! un léger scrupule.

Maurice Rivas était né riche.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

[http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%](http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20)

[20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTIS
TIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip](#)

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>